

# XIII<sup>e</sup> CONGRÈS DE L'ÉCOLE MODERNE

## Séance inaugurale

**Mardi 16 avril, à 9 heures, au Théâtre Graslin**

*C'est sous la présidence de M. LEIF, Inspecteur d'Académie de la Loire-Atlantique, que s'ouvre cette séance inaugurale du XIII<sup>e</sup> Congrès de l'Ecole Moderne.*

*Sont également présents sur la tribune :*

M. le Docteur LEMOINE, représentant M. le Maire de Nantes, et Adjoint à l'Enseignement ;

Mmes et MM. les Directeurs des établissements supérieurs, secondaires et techniques de Nantes ;

Mmes et MM. les Inspecteurs départementaux de l'Enseignement du Premier Degré ;

M. CHAGOT, de l'Institut Pédagogique National ;

M. DELANQUE, de la F.I.S.E. ;

M. SALESSE, de l'« Education Nationale » ;

M. SOLETCHNICK, de l'Ecole et la Nation ;

M. CATELOTTE, de la Jeunesse et des Sports ;

M. LEGRAND, délégué de l'U.N.E.S.C.O. ;

M. BOULY, de la Fédération Régionale des Coopératives de Consommation ;

Mlle BOUFFART, professeur à l'E. N. de Jeunes Filles, représentant les Eclaireurs de France ;

M. DUTREILLE, délégué de la Ligue de l'Enseignement ;

M. ASTRE, délégué de la section départementale du S. N. I. ;

M. DANCOURT, de la Fédération des Amicales Laïques du département ;

Les responsables des délégations étrangères (Belges, Suisses, Hollandais, Yougoslaves, Tunisiens, Mexicains) ;

MM. HEBERT et LANOE, représentants de F. O. ;

M. JACQUET, des Centres d'apprentissage ;

Tous les camarades de la vieille garde, Elise FREINET, Célestin FREINET, etc.

*M. l'Inspecteur d'Académie exprime les regrets de M. le Recteur de l'Académie de Rennes et de M. le Maire de Nantes de ne pouvoir être présents. Il salue et remercie M. le Docteur Lemoine, représentant le Maire de Nantes, les représentants des associations, des corporations et des syndicats, et MM. les parlementaires.*

### **Monsieur l'Inspecteur d'Académie**

« Je voudrais surtout, Mesdames, Messieurs et chers collègues, vous saluer très cordialement et vous souhaiter la bienvenue à Nantes, exprimer aux délégations étrangères les sentiments fraternels des instituteurs de France. Je vous remercie tous vivement d'avoir accepté de sacrifier quelques instants de liberté de vos congés de Pâques pour vous consacrer à une tâche que vous vous êtes donnée comme votre raison d'être. Nous ferons tout notre possible pour vous rendre cette tâche agréable.

« Je passe tout de suite la parole à M. GOUZIL qui vous parle au nom du Comité d'Organisation de ce Congrès. »

### **M. GOUZIL**

« Un Congrès d'Ecole Moderne ne pouvait pas être organisé dans un département inférieur. Et à tous ceux à qui j'avais promis un Congrès à Nantes, je répondrai, s'ils veulent bien me croire, que j'attendais que notre département soit débarrassé de son complexe pour me mettre à l'ouvrage.

« C'est donc la Loire-Atlantique qui vous accueille, mais même inférieur, ce département, dès 1927, répondait à l'appel de Freinet, et mon prédécesseur, Guilloux, lançait son premier journal scolaire « Nous, du Château d'Aux » en octobre 1928.

« Voici nos titres de noblesse et nous mesurons à son juste prix l'honneur qui nous a été donné d'organiser dans cette bonne ville de Nantes la plus grande manifestation pédagogique internationale.

*(Gouzil cite alors la liste très longue des personnalités qui ont fait connaître leur regret de n'être pas présentes à Nantes, des personnalités et des organisations qui ont aidé à la réussite de ce Congrès. La liste en serait si longue qu'elle tiendrait toute une page. Disons toutefois que jamais nous n'avons eu une telle participation, ni des appuis aussi totaux. Nous voyons là avec satisfaction une manifestation évidente de cette grande solidarité laïque dont l'Ouest sent évidemment plus que les autres régions la nécessité vitale.)*

« Enfin, chers camarades C.E.L., c'est à vous que je m'adresse.

« Habitué des congrès, je retrouve, avec plaisir, des têtes connues et des amis chers : ceux de la Vieille Garde, ceux du Conseil d'Administration, les responsables des commissions et les centaines d'autres que j'associe dans une même pensée affectueuse.

« Je n'ai qu'un seul regret, c'est de ne point avoir à nos côtés deux de nos plus sympathiques amis : Alberte et Raoul Faure. En votre nom, je formule des vœux sincères pour le rétablissement d'Alberte Faure retenue à la chambre depuis quelques mois.

« Dans l'euphorie des fins de congrès, les organisateurs du Congrès s'entendent dire avec ironie : « Bon courage, quel travail ! C'en est fini pour nous, à votre tour ! » Et c'est avec cette bénédiction que nous nous engageons les uns et les autres dans le dur chemin qui nous conduit au Congrès.

« A mes amis de Paris, puisque Paris nous accueillera l'an prochain, je dirai : « Je vous souhaite de trouver dans la capitale ce que nous avons rencontré à Nantes. » Du travail, certes, il y en a eu et d'autres veillées nous attendent, mais l'effort n'est rien quand il s'accomplit dans la joie et l'amitié. Et, appuyés par la Section syndicale des Instituteurs, la Fédération des Amicales laïques de la Loire-Atlantique, l'Office départemental des coopératives scolaires, nous nous sommes mis hardiment au travail. Vous nous direz vendredi si nous avons réussi.

« Notre ambition est que, dans l'atmosphère de camaraderie qui caractérise nos congrès, vous puissiez œuvrer utilement au rayonnement de la C. E. L.

« Vous me permettrez donc de remercier, en votre nom, M. l'Inspecteur de l'Académie, M. le Maire de la Ville de Nantes, M. le Président du Conseil Général, M. le Doyen de la Faculté des Sciences, directeur de l'Ecole Nationale Supérieure de Mécanique, M. le Proviseur et M. l'Intendant du Lycée G.-Clemenceau, M. le Directeur et M. l'Intendant de l'Ecole Nationale Professionnelle, M. le Directeur de l'Ecole Normale Nationale d'Apprentissage, M. le Directeur et M. l'Economiste du Centre d'Apprentissage, Mlle Bodin, directrice du Museum d'Histoire Naturelle, M. Bellancourt, délégué de la Société de la Préhistoire française, M. le Directeur des Chantiers de Bretagne, M. le Conservateur du Château des Ducs, M. le Secrétaire Général du Comité Régional du Tourisme, M. le Secrétaire Général de la Fédération Régionale des Sociétés coopératives de Consommation de l'Ouest, M. le Secrétaire général de la Foire-Exposition de Nantes, M. le Président du Syndicat des Maraîchers de Nantes, M. le Président du Conseil d'Administration de la Coopérative « Ruche-Union » de Saint-Nazaire, M. le Président du Comité Inter-professionnel des Vins d'origine nantaise, enfin la presse et la radio dont nous avons apprécié le concours bienveillant.

« Ce congrès est en route et s'il diffère légèrement des précédents, l'esprit en est le même ; nous avons voulu y associer les enfants et, jeudi, à l'occasion du premier rassemblement international des Coopératives scolaires, vous pourrez les encourager et les applaudir. Venus des Landes, du Finistère, des Côtes du Nord, de l'Indre-et-Loire et de Vendée, ils donneront, avec leurs jeunes camarades de la Loire-Atlantique une note pittoresque. Nous aurons, à cette occasion, le plaisir de recevoir Mme Rachel Lempereur, présidente de la Commission de l'Education Nationale, M. l'Inspecteur Général Prevot, président de l'Office central des Coopératives scolaires, M. Palmero, député, le représentant de la Ligue de l'Enseignement, notre collègue Dutreille, et M. Espagne, délégué de la Fédération Générale des Sociétés coopératives ouvrières de production.

« La crise de l'essence qui inspire surtout les chansonniers et carnavaliers ne vous a guère découragés puisque des Alpes-Maritimes, des Bouches-du-Rhône, des Ardennes, caravanes et automobiles ont joint très facilement la Bretagne. Si les Côtes-du-Nord et le Finistère suivent de près la délégation Loire-Atlantique, nous enregistrons avec plaisir de nombreux congressistes du Midi, des Alpes, des Pyrénées et du Bassin Parisien.

« C'est donc, ma chère Elise et toi, Freinet, un congrès qui, je l'espère, après de belles réussites ne vous décevra pas. Il est international, largement ouvert sur l'enfance et le milieu. Tel qu'il est, nous vous l'offrons, chers amis Freinet, en reconnaissance de la révélation d'une pédagogie humaine, d'une connaissance de l'enfant que nous ne soupçonnions pas. »

*La parole est ensuite donnée à M. ASTRE, représentant le Syndicat National des Instituteurs, section de la Loire-Atlantique.*

### **M. ASTRE**

« C'est avec le « trac » que je vais parler devant vous. Je voudrais simplement ici offrir le salut de la Section Syndicale aux délégués étrangers et aux délégués français qui sont venus, si nombreux, se pencher sur les problèmes d'éducation. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons ici, sur le plan local, les meilleures relations, et vous comprendrez sans peine que ces relations ne sauraient être que fortifiées par les contacts communs que nous pouvons avoir.

« Je souhaite que vos travaux soient fructueux et que vous trouviez dans la Loire-Atlantique le meilleur accueil de la famille enseignante. »

*JACQUET, au nom des enseignants des Centres d'Apprentissage, prend à son tour la parole.*

### **M. JACQUET**

« J'apporte au Congrès de l'Ecole Moderne le salut fraternel du Syndicat CGT de l'Enseignement Technique-Centres d'Apprentissage.

« Et j'apporte aussi le témoignage du vif intérêt et de la sympathie de notre Syndicat — qui groupe la majorité du personnel des Centres — pour la pédagogie et les réalisations du Mouvement de l'Ecole Moderne.

« La Pédagogie de l'Ecole Moderne n'a encore que peu pénétré les Centres d'Apprentissage parce que les conditions de travail que nous y connaissons ne sont guère favorables et, pourtant, nous pouvons adopter votre formule : « Faire de l'enfant d'aujourd'hui l'homme de demain. » Cette tâche que vous vous fixez est, pour nous encore, plus immédiate et plus impérieuse, puisque ces enfants que nous prenons à 14 ans, au sortir de l'Ecole primaire, entrent dans la vie économique et sociale le lendemain même de leur sortie des Centres d'Apprentissage, et ils sont devenus des hommes.

« Et nous constatons que nous avons des buts communs :

« Comme vous, nous travaillons à l'émancipation des travailleurs et nous souhaitons une large ouverture de l'Ecole sur la vie.

« Comme vous, nous souhaitons pour nos adolescents des conditions de travail meilleures par le développement des Ecoles.

« Nous ne saurions oublier qu'une raison supplémentaire de sympathie nous est donnée par votre esprit internationaliste qui se manifeste par la correspondance scolaire, et nous nous réjouissons de voir une aussi importante participation étrangère au Congrès.

« Nous vous remercions de nous accueillir parmi vous et nous vous souhaitons un fructueux Congrès. »

*M. DANCOURT, représentant la Fédération des Amicales Laïques de de la Loire-Atlantique, apporte le salut de sa Fédération aux Congressistes.*

### **M. DANCOURT**

Il dit la dure lutte que doit soutenir l'Ecole Laïque dans les départements  
Si la situation dans les grands centres paraît moins pénible du fait des

améliorations intervenues à Nantes et Saint-Nazaire, le sort réservé à l'Ecole laïque dans la plupart de nos campagnes est lamentable: 26 communes sur 283 que compte ce département, soit près de 10 %, n'ont pas d'Ecoles laïques. Un grand nombre d'Ecoles fonctionnent avec des effectifs de misère, moins de 10 élèves, parfois moins de 5, dans des locaux vétustes et avec un matériel désuet.

M. Dancourt évoque alors la mémoire du Président-Fondateur Daviais, mort en déportation. Il dit le succès, dans l'après-guerre, des organismes qu'il fonda, et notamment la chorale dont les succès ne se comptent plus.

Une autre réalisation importante, c'est la maison de la Ligue à La Tarmelière.

« Votre présence nombreuse, continue M. Dancourt, la diversité de vos lieux d'origine, sont pour nous un précieux réconfort.

« Les manifestations qui vont suivre montreront, encore une fois, et d'une façon concrète, le vrai visage de notre Ecole laïque, l'école de la tolérance, de la justice et de l'émancipation des hommes. »

*La parole est ensuite donnée à M. DUTREILLE, représentant la Ligue de l'Enseignement.*

### **M. DUTREILLE**

« La défense de la laïcité constitue notre souci majeur ; mais la Ligue a aussi été créée pour promouvoir la culture humaine, et c'est pour cela que Jean Macé l'a fondée en 1866. Dans notre lutte pour la défense de l'Ecole, cette Ecole laïque que nous avons aidé à créer et que nous entourons aujourd'hui d'une tendresse ombrageuse, nous avons pris parti sur le problème de la laïcité. Mais c'est pour nous un moyen de défendre l'Ecole, parce que nous ne concevons pas une Ecole qui ne soit pas ouverte à tous, qui ne soit pas une Ecole laïque ; et ce que nous voulons, à la Ligue de l'Enseignement, c'est avant tout faire des hommes et des citoyens. N'est-ce pas le but que vous poursuivez, avec foi et persévérance, par le moyen de méthodes qui, rompant avec les habitudes du passé, marquent vos classes d'un caractère nouveau d'intelligente compréhension et d'intime coopération dans le respect de la nature de l'enfant ?

« La *Ligue Française de l'Enseignement*, qui a pour postulat l'amour de l'indépendance, le respect de la personnalité chez les enfants comme chez les adultes, en tout temps et en tout lieu, ne saurait rester insensible à vos efforts tenaces et éclairés pour l'avènement d'une Ecole rénovée préparant pleinement les enfants aux tâches multiples qui les attendent.

« Il est clair que l'Ecole Moderne ne saurait se contenter, comme l'Ecole traditionnelle, de la salle de classe aux murs nus chers à Alain. Des ateliers, des salles de projection, de manipulation, de grands espaces aérés ne représentent pas pour elle un luxe, mais une nécessité. Parce que Ligueur et aussi membre de l'Enseignement, je constate ici avec fierté que nos préoccupations dans ce domaine sont communes. Je rappellerai la réalisation que nous avons faite de ce Centre de Culture populaire qui groupe, autour de l'Ecole telle que vous la concevez, un Foyer d'Education intellectuelle et artistique, un Foyer d'Education physique, ouverts à tous, enfants de l'Ecole, adolescents et adultes, garçons ou filles, hommes ou femmes, dans le souci que nous avons de promouvoir l'Education permanente de la Nation.

« Folie, nous dit-on. Oui, folie en un sens, comme sont folles aussi vos prétentions de vouloir bouleverser les règles d'une pédagogie bien établie.

Mais on me permettra de rappeler que, dans le domaine de l'Education, ce sont toujours les folies de la veille qui ont été les sagesse du lendemain.

« Je relisais, il n'y a pas bien longtemps, le Rapport du 63<sup>e</sup> Congrès de la Ligue Française de l'Enseignement, qui s'est tenu dans cette ville en 1952, avec pour thème : *La mission éducative du personnel enseignant.*

« J'en ai retenu ces paroles de notre Président Albert Bayet : « Nous tra-  
« vaillons pour la liberté de l'esprit. L'individu s'accommode assez aisément  
« de la liberté pour lui-même. Le plus dur est de l'admettre pour les autres.  
« Reconnaître à tous le droit de libre examen, accepter que chacun ait sa  
« liberté personnelle, c'est là le principe même de la tolérance, fondement  
« indispensable de la fraternité. Disons aux petits enfants, aux jeunes gens,  
« qu'ils doivent prendre l'habitude de s'aimer les uns les autres dans la  
« diversité consentie des opinions et des croyances. En demandant à l'Ecole  
« d'enseigner le respect de toutes les pensées sincères, choisissons la vie de  
« l'esprit, la seule vraiment humaine et riche d'avenir. Souhaitons que les  
« hommes, se souvenant de l'Ecole, voient dans la diversité née de la libre  
« réflexion, non plus une raison de haïr, mais une raison d'espérer. »

« Je ne crois pas trahir votre pensée en affirmant que ces vœux sont  
vôtres.

« Je transmets les fraternelles amitiés de tous les membres de la Ligue  
Française de l'Enseignement, Confédération Générale des Œuvres laïques,  
à vous tous qui travaillez dans l'amour des enfants dont vous avez la charge :  
à vous tous qui pensez, comme M. Billières, à Saint-Etienne, l'an dernier, que  
c'est l'Ecole qui permet à la République de rester dans le chemin ouvert par  
la Révolution française ; que l'Ecole, c'est la Révolution qui continue. »

M. LEGRAND, représentant l'UNESCO à ce Congrès, parle maintenant.

## M. LEGRAND

« Messieurs les représentants, Mesdames, Messieurs,

« Lorsque Freinet nous a fait l'honneur d'inviter l'UNESCO à se faire  
représenter à ce XIII<sup>e</sup> Congrès de l'Ecole Moderne, la joie a été grande parmi  
certains des membres du Secrétariat, qui sont des amis de longue date du  
Mouvement de l'Ecole Moderne.

« Lorsque j'ai été personnellement désigné pour représenter l'UNESCO, j'ai  
été très heureux de pouvoir lire, dans le programme de ce Congrès, cette  
formule liminaire :

Que l'Ecole, à tous les degrés, doive, elle aussi, être modernisée, nul ne le conteste  
plus — du moins théoriquement. Mais faire passer la théorie dans la pratique est une  
affaire autrement délicate qui se heurte à la complexité des théories éducatives, aux  
exigences commerciales, à la difficulté permanente d'obtenir des fonds pour une œuvre  
qui n'est rentable qu'à longue échéance et dont on est loin encore de mesurer la vraie  
portée sur le progrès social, la démocratie et la paix.

Le mouvement de l'Ecole Moderne, dont C. Freinet est l'animateur, s'est attaché,  
depuis trente ans, à cette modernisation par la création, la mise au point, la diffusion  
de nouveaux outils et de nouvelles techniques. A la place des méthodes qui étaient peut-  
être valables au début du siècle, mais qui ne sont plus en harmonie avec les exigences  
d'une vie accélérée jusqu'au déséquilibre, l'Ecole Moderne propose des solutions modernes  
qui permettront à l'homme de demain de s'intégrer dans le monde et de le dominer.

« Ma place est bien parmi vous et auprès de vous, et ce m'est une grande  
joie de pouvoir représenter ici l'UNESCO, et venir apporter aux Congressistes  
le salut fraternel de gens qui, à l'échelon international et perdus dans leurs

dossiers, essaient de réaliser une tâche comme la vôtre sur le plan terre-à-terre et quotidien de l'Enseignement.

« En effet, des idées, il y en a beaucoup dans le monde : des idées pour la réforme de l'Enseignement, pour la réforme des méthodes et des techniques pédagogiques ; nous en recevons chaque semaine qui sont plus ou moins payantes peut-être, mais qui n'en sont pas moins des idées.

« Je rappellerai ici des souvenirs pénibles à notre ami Freinet, en lui disant que, malheureusement, bien de ces idées payantes, nous sommes obligés de les renvoyer. Je dis que cela rappelle à notre ami Freinet des souvenirs pénibles parce que sa vie a été de lutter pour que ses idées soient reconnues ; mais heureusement pour lui, il a fait face et il a fini par émouvoir les collègues avant d'émouvoir les autorités responsables de l'enseignement.

« Ces idées, nous sommes parfois obligés de leur dire : « Retournez d'où vous venez, mettez-les à l'épreuve ». C'est ce que les Techniques Freinet ont réussi à faire : il y a eu des idées, ces idées ont pu passer en laboratoire, un laboratoire très compliqué puisqu'il s'agit de l'Ecole et que l'Ecole est un milieu mouvant. Ces techniques sont même devenues, jusqu'à un certain point, méthodes. Encore que le terme méthode soit répréhensible car, lorsqu'on a affaire à de jeunes êtres, il ne faut jamais travailler méthodiquement, au sens où ce terme de méthode risque de devenir routine. Grâce à Freinet et à Elise Freinet, grâce à leurs disciples de plus en plus nombreux, on est arrivé à une chose qui était peut-être inconcevable au début de ce siècle, c'est qu'on parvient à ce que l'enseignement redevienne éducation sur le plan scolaire, éducation à partir d'enfants que l'on a traités en amis et dont on a fait des hommes responsables. Je dirai même que, sur les plans parascolaire et périscolaire, on arrive à reprendre des hommes qu'on traite en citoyens, et dont on fait des citoyens responsables. C'est, je crois, exposée très rapidement, la grande portée des techniques Freinet dans le monde moderne.

« Le thème de votre Congrès, par lui-même, est un défi lancé à la pédagogie, j'ajouterais même traditionnelle. La discipline à l'Ecole Freinet peut sembler une gageure à bien des gens qui n'ont que des souvenirs d'enfant du temps où il fallait s'asseoir les bras croisés et ne pas bouger.

« J'espère apprendre beaucoup de vos débats et tirer beaucoup de vos conclusions et, lorsque je serai de retour à Paris, j'espère pouvoir faire profiter vos collègues français et de tous les pays du monde de votre expérience, et répondre à cette question que me posait un jour un collègue américain voyant l'abondance des productions Freinet : « Pourriez-vous me parler de votre Freinet ? »

« Car il ne voyait des brochures que le titre, que le nom, et comme tout bon bibliothécaire, se contentait de voir le titre, d'établir la fiche et de passer à une autre ; pour lui, Freinet était déjà devenu Edition Nationale Française.

« En conclusion, je crois ne pas mentir en disant que nous souhaitons tous, congressistes, représentants de l'Education, que ce mouvement français et tellement français dans sa racine, parce qu'il a cherché à émerger, finisse, non seulement par s'organiser et gagner peu à peu ; qu'il soit connu par ses réalisations dans d'autres pays qui, eux aussi, essaient bien souvent, en suivant les mêmes chemins, de moderniser leur Ecole.

« Ces pays, peut-être, ont encore quelque chose à apprendre de la France. En tous cas, je ferai tout mon possible pour que l'Ecole Moderne soit mieux connue qu'elle ne l'est pour l'instant hors des frontières françaises ; pour que toutes les réalisations françaises ou étrangères soient portées à la connaissance de l'UNESCO, afin que nous fassions ce qui est notre tâche : développer l'information sur les réalisations et les techniques pédagogiques vraiment modernes. »

Le président donne alors la parole à FREINET :

### C. FREINET

Mes premières paroles, en parlant ici au nom de nos milliers de camarades de l'Ecole Moderne, seront pour remercier :

— La Municipalité de Nantes, les organisations, les services et personnalités de cette ville et de la région, du concours précieux qu'ils ont apporté à l'organisation de notre grande Rencontre annuelle ;

— Les représentants des organisations amies qui ont bien voulu participer à nos travaux ;

— Les délégations étrangères, chaque année plus nombreuses et plus importantes, et qui sont comme la preuve vivante de la portée de nos efforts.

Je ne remercie ni les organisateurs, ni les camarades présents. Le succès certain de ces belles journées sera la meilleure récompense de leurs soucis, de leurs travaux et de leurs sacrifices.



Il y a trente ans, en 1927, nous tenions à Tours, en marge du Congrès de la Fédération de l'Enseignement, notre premier Congrès de l'Imprimerie à l'Ecole.

Nous avons amené dans une valise toute notre production et notamment le premier numéro de notre collection *Enfantines* : « *Le petit garçon dans la montagne* » que nous venions d'éditer.

Nous avons rencontré là une trentaine de camarades qui, à travers la France, avaient déjà expérimenté nos techniques, qui éditaient un journal scolaire et pratiquaient la correspondance. Un instituteur espagnol participait officiellement à notre congrès. Le destin international de notre mouvement est, on le voit, aussi vieux que notre histoire.

Nous étions, il faut le dire, comme des parents encore inexpérimentés, tout à la fois fiers et jaloux de leur enfant. Hélas, notre déception nous donna la mesure des efforts que nous aurions à animer pour faire partager notre foi et nos espoirs à la masse du personnel enseignant. Nul autour de nous ne comprenait et n'admettait que les textes et les dessins d'enfants puissent avoir un jour un sens psychologique et une portée pédagogique. Nos inventions elles-mêmes laissaient froids nos collègues : « Mon pauvre Freinet, me disaient-ils, si les Textes Libres ou l'Imprimerie étaient possibles dans nos classes on ne t'aurait pas attendu pour les inventer ! »

Nous avons malgré tout, en trente ans, fait quelque chemin. Des dizaines de milliers d'éducateurs sont aujourd'hui persuadés de l'excellence de nos techniques et des principes dont nous avons, pratiquement, montré la valeur. Le texte libre est devenu officiel et avec lui cette certitude révolutionnaire que la pensée et la vie de l'enfant, traduites, exprimées, extériorisées par le texte libre, le dessin, le chant, la musique, ont leur importance, leur signification et leur majesté et qu'on peut désormais en faire la base solide et vivante de tout notre enseignement.

Plusieurs milliers de journaux scolaires sont, tous les mois, édités en France et dans le monde. Et dans quelques semaines, une grande exposition internationale du Journal Scolaire s'ouvrira à l'Institut Pédagogique National de Paris, avec la participation d'une quinzaine de pays.

Il y a quinze jours, s'ouvrait à Lausanne la *Première Exposition Internationale d'Art Enfantin* produit selon nos techniques.



L'exposition que vous pourrez admirer tout à l'heure au Musée des Beaux Arts, le stand impressionnant de nos productions en matériel et en éditions, la longue frise de nos journaux scolaires et cette foule fervente de camarades qui viennent chercher ici non seulement des informations et des exemples, mais une raison de vivre leur vie d'hommes et de citoyens, disent assez l'ampleur du chemin parcouru.

Nous regrettons seulement que les bons ouvriers de cette œuvre, nos premiers et nos fidèles collaborateurs, ne puissent plus être tous présents, hélas, à ce rendez-vous du trentenaire. Nous saluons du moins ici, celui qui les représente et les personnifie, notre ami DANIEL qui, le premier, se joignit à nous dans la grande aventure de travail et d'amitié.

Lentement, mais sûrement, les Techniques Freinet de l'Ecole Moderne ébranlent la pédagogie que nous appelons traditionnelle, et nul ne peut aujourd'hui parler de l'évolution pédagogique en France sans mentionner ce fait sans précédent dans l'histoire de l'éducation d'un groupe uni et dynamique de plusieurs milliers d'instituteurs et institutrices qui ne craignent pas de reconsidérer expérimentalement toute leur activité, qui ont entrepris selon le mot de Claparède, de faire passer dans la réalité de nos classes le rêve généreux des pédagogues, qui s'attaquent, par la base, aux vieux mythes désuets et sont en mesure de présenter aujourd'hui un bilan de réalisations qui honore notre corporation, qui honore notre pays.

Car c'est bien là la grande caractéristique de notre mouvement, qu'il est la plus grande conjonction d'ouvriers actifs et dévoués qui existe dans ce pays. Nous comptons aujourd'hui, outre les dizaines de milliers d'éducateurs qui s'intéressent à notre mouvement pour s'y agréger un jour prochain, dix mille institutrices et instituteurs réunis en commissions et en groupes qui, coopérativement, à même leur fonction et leurs soucis, cherchent, inventent, réalisent, pour que progresse pratiquement et théoriquement, notre école populaire démocratique.

Notre édition *Bibliothèque de Travail* qui compte à ce jour près de 400 brochures, est l'expression même de ce vaste effort collectif. Des centaines de projets sont à l'étude ; des milliers d'éducateurs examinent et contrôlent à même leur classe, les brochures présentées. Et vous verrez, pendant ce Congrès, avec quelle science, avec quelle honnêteté scrupuleuse, avec quel sens coopératif, nos quarante commissions étudient l'éventail de tous les problèmes qui se posent à nous.



Notre Congrès annuel est essentiellement un *Congrès de Travail*, un congrès d'éducateurs qui veulent étudier ensemble les moyens pratiques d'améliorer leurs conditions de travail pédagogique et le rendement optimum de leurs efforts.

Notre Congrès ne sera point, comme tant d'autres rencontres, un lieu de joutes oratoires ou d'exposés philosophiques. Nous ne sommes pas des orateurs car l'art d'exprimer avec brio nos idéaux et nos pensées, ne nous serait pas superflu. Nous nous méfions cependant des gens qui parlent trop bien parce qu'ils se contentent trop souvent d'exploiter à leur profit ce que nous avons réalisé sans parler. Une trop grande éloquence détourne trop souvent de l'action. Tout comme nous nous méfions des justifications théoriques qui ne s'inscrivent pas, à la base, dans l'expérience vivante des travailleurs.

Barbusse disait déjà : « Les paroles qui restent des paroles sont presque des mensonges ». Il n'est peut-être pas de fonction qu'on ait mieux abreuvée et trompée avec cette éminente salive qui est, nous le savons, l'outil n° 1 de la scolastique que nous dénonçons.

Depuis que le monde est monde, des personnalités très respectables discutent sur les principes fondamentaux d'une bonne éducation. Pour ne parler que de la France, nul ne dira jamais mieux que Rabelais et Montaigne le drame ancestral d'un verbalisme destructeur de personnalités.

Mais ceux qui ont fait progresser l'éducation ce sont, autant, sinon plus que les théoriciens, les réalisateurs obstinés qui ont construit des écoles, inventé et réalisé du matériel, perfectionné et enrichi les livres.

De la plume d'oie à l'Imprimerie à l'Ecole, le destin de l'Ecole est jalonné par les lents et difficiles progrès de tous les praticiens de la pédagogie populaire.

Non pas que nous ayons cependant la prétention de médire un tant soit peu des théoriciens qui restent les lumières sans lesquelles nous nous égarerions dans les maquis encore inexplorés de la connaissance de l'enfant. Mais ces lumières brilleraient en vain si ne suivaient les défricheurs qui ouvrent les chemins, écartent les lianes et permettent aux voyageurs d'avancer avec certitude et sécurité vers les clartés entrevues.

C'est parce que nous avons conscience de la nécessité de telles lumières que nous cherchons sans cesse, autour de nous et dans l'expérience passée, les bienfaits des porteurs de flambeaux. Nous voudrions seulement les convaincre qu'ils ne doivent pas négliger d'éclairer les petits sentiers où nous tâtonnons. Nous voudrions qu'ils nous orientent et qu'ils nous aident, mais en tenant compte que c'est nous qui réalisons l'idée dont ils sont les architectes, et que c'est la pratique, en définitive, qui justifie les théories et permet les marches en avant, méthodiques et définitives.

Et c'est pourquoi nous nous adressons sans cesse à ceux qui, à des degrés supérieurs et dans d'autres milieux, se préoccupent des mêmes problèmes auxquels nous nous achoppons. Nous avons besoin d'eux comme nous avons besoin de tous les chercheurs en éducation à travers le monde.

On dit parfois de certaines sciences qu'elles n'en sont qu'à leur balbutiement. La science de l'éducation est encore en gestation. Elle est pourtant la science des sciences, celle sans laquelle nous n'accéderons jamais au vrai progrès qui est élévation de la conscience des hommes dans une société d'efficacité et de paix.

Nous apportons humblement notre pierre à cette œuvre première, avec l'espoir que se mobilisent en France et dans le monde les millions de chercheurs obstinés, les millions d'éducateurs généreux et experts dont les enseignements et l'exemple délivreront l'humanité des drames apocalyptiques dont notre génération a été le jouet.



Mais quel idéal, quelle mystique, quelle foi peuvent mobiliser ainsi, à notre époque si difficile, ces millions d'éducateurs ?

Ce que nous apportons de nouveau, ce qui nous vaut la fidélité enthousiaste de tant de milliers de camarades, c'est que nous les aidons à mieux remplir leur fonction d'hommes et de citoyens.

Ce qu'est cette fonction dans nos modernes geôles de jeunesse captive, il a fallu la campagne que nous avons menée sur la discipline pour en révéler la dramatique inhumanité sur laquelle les éducateurs eux-mêmes font comme un pudique silence.

Ce drame,

Il est dans des conditions de travail si défectueuses qu'aucune autre corporation organisée ne saurait les accepter : locaux insuffisants, mal construits ou malsains, sonores et bruyants, accession à la maîtrise de candidats sans préparation et sans titre qui dévaluent la profession.

Makarenko avait raison de dire « qu'il est vain de s'imaginer qu'un éducateur inéduqué puisse éduquer qui que ce soit ».

Et un auteur remarquait dans un journal pédagogique qu'une jeune fille ne peut être embauchée dans un atelier de couture si elle n'a pas les aptitudes de base pour ce travail, mais qu'on ne lui demandera point d'être un tant soit peu initiée au métier d'institutrice pour entrer dans l'enseignement. Elle fera son apprentissage aux dépens des enfants.

Il est dans une surcharge des classes que la plus élémentaire des hygiènes ne devrait plus tolérer et qui constitue comme la rapide asphyxie de toute pédagogie.

Il est dans les « programmes démentiels » qui nous sont imposés et dans l'impossibilité technique où nous sommes d'aborder dans nos classes le travail constructif et rédempteur qui corrigerait les méfaits ancestraux de la salive. Et la petite réforme n'a fait qu'aggraver les choses et constitue de ce fait une préface peu engageante à la grande réforme attendue.

Il est dans l'obligation où nous nous trouvons d'enseigner, par des méthodes inadéquates, des notions que l'enfant ne pourrait normalement comprendre que s'il y accédait par la voie royale de toute science : l'expérience permanente à même la vie.

Ce drame, il se trouve matérialisé dans l'opposition élèves-maitres qui est l'inévitable conséquence des erreurs qui la supposent et la préparent. C'est cette opposition qu'un jeune enfant traduisait ainsi innocemment avant l'étude :

« Monsieur, disait-il, c'est vous qui nous guettez ce soir ? »

Et le drame des drames aboutit en définitive à la condamnation qui nous est faite d'assurer un métier qui ne nous procure nulle joie et dont nous ne sommes pas sûrs qu'il ait l'utilité qu'on lui accorde sentencieusement.

« Le travail sans but rend fous ceux qui y sont condamnés », a dit Dostoïevsky.

Cette malédiction, elle frappe et elle marque nos élèves certes ; mais elle atteint tout aussi tragiquement le destin des éducateurs. Faire la classe sans humanité, sans horizon, et sans joie, c'est le pire des métiers, celui qui use le plus profondément les hommes et les femmes qui y sont condamnés, qui détériore leur personnalité jusqu'à les conduire à la clinique ou en sana.

Ce drame des drames, écoutez-le, traduit dans cet appel angoissé d'un instituteur de la région parisienne :

« Dans ces classes surchargées, j'ai connu la nausée physiologique de l'enfant, le désir insensé de fuite pour retrouver le silence, le lieu où pouvoir penser, retrouver son âme... »

Et dans ce même cri de désespoir du maître surmené :

« Il arrive un moment où je ne peux plus les voir. J'ai envie de prendre la porte et de me cloîtrer chez moi ».

Dira-t-on que nous généralisons trop vite et que nous dénonçons comme nouveau un état de fait qui est de tous les temps ?

C'est que nous arrivons au bout de l'impasse.

Cette opposition entre l'enfant et le milieu scolaire, sinon éducatif, était compensée naguère par la possibilité où se trouvait l'enfant de suivre, ouvertement ou clandestinement, ses lignes rééquilibrantes de vie. Elle reste partiellement compensée encore à la campagne et dans les petites agglomérations où l'école n'a pas été jusqu'à ce jour désintégrée du milieu. Et c'est pourquoi les éducateurs trouvent dans ces classes des conditions optimum de redressement pédagogique.

Mais l'enfant des villes, l'enfant des H. L. M. et des corons, n'aura bientôt plus sa place dans un monde démoniaque qui ne lui laisse plus ni

rampe à dégringoler, ni cour à explorer, ni rues pour jouer à cache-cache, ni ruisseau pour patauger, ni fruits à marauder, ni jardin, ni animal, ni insecte. Et c'est cet enfant désaxé et déséquilibré qui est repris en compte cinq à six heures par jour par la mécanique impitoyable des écoles-casernes.

On nous demande parfois : « Peut-on employer vos méthodes dans de telles classes ? »

Pourquoi ne pas s'inquiéter si les bicyclettes peuvent rouler à travers bois ou pourquoi les trains ne quitteraient pas leurs rails pour couper à travers champs ?

Lorsque ne sont pas remplies les conditions élémentaires d'une éducation valable, aucune méthode pédagogique ne saurait apporter de solution acceptable. Il reste alors à l'instituteur à être le surveillant, le gardien, l'homme en proie aux enfants dans la « fosse aux ours ». Il n'a plus aucune des prérogatives exaltantes de l'éducateur.

Il n'en a plus les joies.

Il n'y a plus d'éducateur.

Il n'y a plus d'éducation.

Ce que nous préconisons alors ?

Il nous faut d'abord montrer aux éducateurs, aux parents d'élèves, aux administrateurs, aux enfants aussi qui y sont plus sensibles qu'on ne croit, que d'autres solutions sont immédiatement possibles ; que des formes de travail plus humaines et plus efficaces peuvent et doivent, dans nos classes, se substituer à des pratiques qui avaient peut-être leur raison d'être il y a cinquante ans, mais qui sont aujourd'hui anachroniques, réactionnaires, dangereuses et condamnables. Il nous faut apporter la preuve tangible que des rapports nouveaux, démocratiques et coopératifs, peuvent et doivent se substituer dans nos classes aux pratiques napoléoniennes de servilité et d'autocratie ; que le travail peut devenir roi dans un complexe d'activités dépouillées de scolastique ; que le soleil peut briller dans nos classes, la confiance renaître, les rires jaillir, et que, tout comme les maçons fiers de leur œuvre collective, nous pourrons, nous aussi, en chantant et en sifflant, planter sur le toit de notre commune entreprise le bouquet symbolique d'idéal et d'espoir.

Ce sont ces preuves vivantes et palpables que nous apportons ; et les centaines de camarades qui sont ici réunis témoigneront d'une façon émouvante et irréfutable qu'est désormais possible la rénovation dont nous disons l'éminence.

Cette affirmation ne signifie certes point que nous prétendions solutionner nous-mêmes, par le biais de nos techniques, tous les problèmes graves qui, nous l'avons dit, conditionnent nos efforts et nos réussites. Pas plus que ne pensaient raser les châteaux les téméraires révoltés qui, avec leur faux pour seule arme, criaient à la face de leurs tyrans leurs exigences de liberté, d'égalité et de fraternité. Ils étaient les *témoins*, et leurs voix, jusqu'à l'agonie, portaient loin vers leurs frères qui, meurtris des mêmes peines, se hasardaient alors à relever la tête.

Notre Ecole Moderne est ce *témoin historique*. Parce qu'elle existe, fructifie et essaime à des milliers d'exemplaires, un espoir nouveau germé peu à peu dans l'esprit et la vie des éducateurs asservis par la scolastique. Et les parents alertés manifestent pour leurs enfants cette exigence de bon sens d'une école qui, par la vie, selon la belle formule de Decroly, prépare à la vie.

L'homme qui a conscience de l'exploitation dont il est victime est déjà à moitié libéré. L'éducateur qui a pris conscience des tares irrémédiables de pratiques aujourd'hui dépassées est mûr pour le renouveau de l'Ecole Moderne.

N'attendez pas qu'un Parlement quel qu'il soit légifère pour corriger des erreurs ou des insuffisances dont vous vous accomoderiez. C'est toujours, en éducation plus encore que pour les autres secteurs de production, de la base que partent les raisons et les exigences des décisions nationales à intervenir.

Le progrès éducatif français sera ce que le voudront les parents et les éducateurs.

C'est dans la mesure où vous direz non à ce drame d'une école qui est la condamnation d'un régime, dans la mesure aussi où la masse des parents exigeront pour leurs enfants l'espace, la lumière et les outils de travail qu'on ne ménage ni aux magasins, ni aux usines, ni aux pistes d'envol des bombardiers, qu'interviendront les décisions sociales, économiques et politiques qui rendront possibles, dans tous les cas, l'éducation libératrice dont nous avons levé le drapeau.

Et nous précisons encore, afin d'éviter tous malentendus, que nous ne sommes ni un parti politique ni un syndicat, mais une Guilde de Travail, qu'on ne vient pas chez nous pour discuter mais pour travailler, que nous avons chez nous des camarades de toutes tendances et que nous leur faisons confiance pour agir eux-mêmes dans les syndicats, dans les coopératives scolaires, dans les organisations diverses, et aussi politiquement pour que se réalisent au maximum les conditions de rénovation pédagogique que nous avons préparées en total accord dans notre mouvement.

Et s'il est des personnes qui se lamentent parce que cette voie d'éclaircissement est trop longue et trop aléatoire, nous répondrons que ces enfants qui sont aujourd'hui dans nos classes, que ces jeunes coopérateurs que vous verrez travailler et évoluer jeudi prochain, seront, dans cinq ou dix ans, les soldats qu'on enverra se battre, les citoyens qui désigneront les législateurs, les ouvriers susceptibles de s'organiser et de défendre leur pain et leur dignité.

Ils seront ce que nous les aurons faits.

Ils seront des soldats robots, des citoyens serviles, des paysans et des ouvriers taillables et corvéables à merci si nous les avons nous-mêmes pliés à l'obéissance servile et au travail sans horizon et sans joie.

Ils seront des hommes si nous les avons préparés à être des hommes, si nous les avons formés au travail libre, créateur et enrichissant, si nous les avons faits s'épanouir et fleurir dans la joie triomphante d'une jeunesse aux larges horizons généreux ; si, surtout, nous les avons entraînés, par la pratique, à la vie, à l'activité et à la discipline coopératives qui seront inévitablement les grandes forces constructives de demain.

Ils seront des hommes si nous avons fait nous-mêmes notre devoir d'hommes. Nous nous y efforçons sans toujours y réussir, mais nous savons que c'est cette position d'hommes qui nous a valu, au sein de notre mouvement, la confiance et la collaboration affectueuse de milliers d'éducateurs de toutes philosophies et de toutes tendances.

Avec eux, en laïques conséquents, nous continuerons à lutter de toutes nos forces contre l'endoctrinement et le sectarisme pour l'avènement d'une société de justice, de fraternité et de paix.

Et nous dirons aux jeunes qui, chaque jour plus nombreux, nous rejoignent :

Quelles que soient l'ampleur et l'efficiéce des résultats dont nous pouvons tous ensemble nous réjouir, gardez-vous de croire que la partie est gagnée et qu'il vous suffit de contempler le passé pour préparer l'avenir. Makarenko que nous honorons volontiers avec nos camarades russes parce qu'il a été un modèle génial d'instituteur pédagogue, Makarenko disait :

« Le véritable stimulant de la vie humaine nous semble être la joie des lendemains ».

Pour la conquête de cette joie du renouveau vous prendrez désormais la relève, non seulement de nos efforts et de notre organisation, mais de nos luttes aussi.

Au cours de ces trente ans, nous avons affronté, comme Makarenko, et pour les mêmes raisons, les foudres de l'Olympe, l'excommunication des églises, la prison et les camps de concentration. Nos progrès ont été à ce prix.

Vous paierez au même tarif vos conquêtes.

Et ce sera la meilleure preuve que nous donnerons de notre confiance en l'humanité qu'il reste toujours de par le monde, une suffisante cohorte d'hommes idéalistes, libres, généreux, iconoclastes, intrépides jusqu'au sacrifice qui projettent en avant le meilleur d'eux-mêmes, d'hommes dont la vie déborde et rompt les normes de vie des autres hommes et qui ont la prétention — peut-être la témérité — de préfigurer dans leur classe et dans leur milieu l'avenir de liberté et de beauté dont ils rêvent.

L'avenir sera ce que vous le ferez.

Elise FREINET se lève à son tour :

### *Elise FREINET*

Notre Ecole Moderne, dans laquelle Educateurs et enfants font une si joyeuse et fraternelle unité, a bien souvent suscité des sarcasmes, des craintes et des soucis aux gens d'ordre et d'autorité. Elle leur apparaissait comme une organisation par essence anarchiste et frondeuse et, qui plus est, frappée d'un mal d'innocence auquel il devenait nécessaire d'apporter correctifs et remèdes.

Il était courant de nous faire grief d'être, avant tout, d'incorrigibles rêveurs, flottant entre ciel et terre, de nébuleux chasseurs d'ombres et, pour tout dire, des pêcheurs de lune, perdus dans les brumes des crépuscules, toujours en attente du croissant de vif argent venant, par miracle, s'accrocher à la pointe du hameçon.

Mais l'innocence trouve toujours des complicités. Tant et si bien que, l'on ne sait comment, les pêcheurs de lune ont rempli leurs filets.

Balottés par les tempêtes, n'ayant, hélas, point pouvoir d'apaiser les flots, ni d'user des avantages de haute science nautique, les pêcheurs de lune, par les seules vertus d'une spontanéité simple et nue, sont tout de même rentrés au port.

Joyeusement, ils déchargeaient leur cargaison, pêche miraculeuse s'il en fut, qui ramenait sur terre des parcelles de rêve, cueillies dans les transparences d'eau, dans la courbe des arcs-en-ciel et dont on ne savait quel destin leur faire.

Et, pendant que les pontifes discutaient avec solennité, de la manière la plus opportune de noyer le poisson, déjà les petits pêcheurs de lune aux mains intrépides dispersaient leurs richesses en poignées de lumière, aux quatre coins du monde.

Pour qu'elles portent témoignage de la féérique plongée dans les arcanes du rêve. Là où les mots sont inutiles, où la vie va d'une seule coulée, vers ce dépassement fantastique qu'est le bonheur quand il nous visite.

Car, qui résisterait à la joie de vivre ?

Les esprits chagrins eux-mêmes se déridaient, laissaient tomber leurs rancunes, gagnés par le spectacle d'un monde nouveau fait de rien, de simple magie enfantine, où il y avait de la gaieté et de l'amusement, quelque chose qui tenait de la fête foraine et de l'église du Moyen-Age quand elle était maison de tous.

Ainsi, l'instinct joyeux qui riait au-dessus des flots, qui s'en allait pur et sans entraves dans le dédale des complexités avait créé soudain une valeur nouvelle qui, mieux qu'une science d'initiation, savait appréhender et recréer les images du monde.

Le pédagogue, débordé, avait beau brandir ses mesquins petits livrets où, à chaque page, les innombrables tampons de caoutchouc offraient leurs vaines tentations. Il avait beau jongler avec le classique parapluie, le marteau ou les tenailles, le moulin à café, la boîte d'allumettes (si démonstrative avec ses points de fuite sur la ligne d'horizon), la fête foraine continuait à rouler.

Mais, bien que la bonne humeur soit un des essentiels mérites de l'Éducateur — surtout de l'Éducateur-Pêcheur de Lune — elle ne saurait, par le chemin de l'ironie, nous conduire aux amphithéâtres où les autorités du savoir règlent leur compte aux francs-tireurs et aux ignorants.

Pour si innocents qu'ils soient, les Pêcheurs de Lune savent bien qu'il est des pêches gardées et aussi des pêches en eaux-troubles où le croissant de vif argent risquerait de perdre son éclat et sa puissance inspiratrice.

Au demeurant, dans le jeu des contradictions auxquelles personne n'échappe, il est de grande utilité de prendre en considération les critiques, frappées de raison, qui nous ramènent aux toutes petites dimensions de notre univers d'inventeurs d'images, dans un monde obsédé de vertigineuses grandeurs. Nous n'avons aucune prétention à résoudre des problèmes qui nous dépassent, à sous-estimer les arguments alourdis d'une sorte de gravité classique, qu'un monde utilitaire et cruel leur confère.

On nous fait reproche, surtout, d'escamoter, comme par un tour de passe-passe, les duretés de la vie. De refuser la nécessité où l'on se trouve de faire parfois alliance avec le malheur, dans ce milieu défavorisé de la classe prolétarienne dont nous sommes partie intégrante. De faire vivre l'enfant dans un paradis artificiel qui, bien que moins dangereux que d'autres, risque de briser le mordant des exploités dans la lutte inévitable que créent les antagonismes sociaux.

De là à déclarer inutile et superflue la pêche miraculeuse, il n'y a qu'un pas.

Cependant, autour de nous, les choses visibles sont doublées de surnaturel. Celui qu'usurpent les religions, celui que découvrent les sciences, celui que captent les poètes et les artistes, celui dont s'enchantent l'enfant.

Il ne nous appartient pas de dire pourquoi ce surnaturel — qui n'est que l'au-delà des choses, est, par essence, plus attrayant que l'évidente objectivité. Pourquoi il accroche le rêve et séduit les meilleurs d'entre nous. Pourquoi les découvertes et les images de ce monde invisible font justement le prix des destinées et la valeur des civilisations.

Il ne nous appartient pas de découvrir, pourquoi la corolle nacrée accompagne le destin de la graine ; pourquoi le chant de l'oiseau préside au destin de la couvée ; pourquoi la fille-mère, dans sa soupente désolée, sourit à son nouveau-né.

Il ne nous appartient pas de dire comment, à l'aube de ce grand événement, où la vie et la sensibilité se sont jointes pour marcher ensemble, la joie est devenue épouse de la création. Si elle cessait de palpiter dans les infinies épousailles de la terre, l'univers cesserait d'exister.

Nous entendons bien que le souci des clercs serait d'orienter cette joie indomptable qui nous expose à tant d'incertitudes. D'en faire surgir une hiérarchie des valeurs, les unes étant licites et supérieures, les autres basses et condamnables. Ce sont là tentatives aussi vieilles que l'aventure du monde et qui ont, à vrai dire, préparé toutes les servitudes du passé. Encore qu'il soit possible de faire confiance en l'avenir, la société dans laquelle nous avons pris place nous donne l'impression que le départage des valeurs n'a pas été particulièrement génial.

Il n'y a pas une vie haute et une vie basse. Il n'y a que des actes vrais. L'arbre à images, qui fleurit dans l'âme de tout enfant, porte en lui une vérité instinctive, fondamentale, qu'il serait vain de récuser.

C'est de cette vérité que nous sommes partis, pour pressentir comment s'épanouit la ramure de l'arbre ; comment, tout à coup, des pompons de gaieté fleurissent à chaque éclosion du petit être en parlance vers le joyeux voyage de son avenir.

Et c'est ainsi que, tout innocemment, nous sommes arrivés à la pêche miraculeuse.

Nous en avons orné pour vous les vastes murs du Patio que la ville de Nantes a mis, si généreusement, à notre disposition. Ce sera, pour quelques jours, notre fête foraine à tous, montée pièce à pièce par une multitude de petits actes vrais, ceux qui ont signification de mains accueillantes, de cœurs qui se donnent et qui ont, du même coup, atteint ce niveau sans reproche qui décide leur valeur.

Ils ne sont pas venus, croyez-le bien, en désinvolture et en anarchie : ils sont l'aboutissement des minutieuses mutations inscrites au long des jours dans l'alchimie de cet être de faveur qu'est l'enfant.

Si un savoir-faire s'en dégage, il est la naturelle conséquence des exigeants tâtonnements qui en jalonnent l'épanouissement.

Souvent, celui qui sait faire ne sait pas dire comment il s'y prend. Il sent seulement éclore les détails de perfection pour faire chanter son travail, pour le juger irréprochable, digne d'être offert, avec la sensation de ce dépassement qui est la véritable culture.

Ces démarches, qui ne relèvent que de données incommunicables, et que d'aucuns dénoncent comme entachées d'empirisme rétrograde, sont, par leur nature, fonction de la création artistique. Chaque artiste couve son génie. La science n'y peut rien. C'est du travail de Pêcheur de Lune.

Je ne voudrais point avoir l'air, ici, de m'acharner à taquiner les résistances de la raison. De vous préparer, par surcroît, la surprise d'un spectacle qui risque de vous mettre en garde, à cause de ma maladroite insistance à défendre son droit de cité.

Rassurez-vous ! Des personnalités, plus qualifiées que moi, celles surtout qui ont magnifié la liberté invincible de notre grand Art moderne, se portent garantes de la valeur des créations enfantines que, partout dans le monde, on s'emploie désormais à légitimer.

Je ne saurais mieux faire pour conclure que de rappeler la chaude improvisation que notre grand Fernand Léger faisait à un journaliste peu de temps avant sa mort, et qui prend aujourd'hui ampleur de message.

« Nous les peintres, disait Fernand Léger, nous sommes tous des admirateurs de dessins ou de peintures d'enfants. Pourquoi ne pas l'avouer franchement ? Nous sommes parfois profondément troublés... Pour ma part, en tous cas ! Un départ étonnant... Le dessin d'enfant est un moment fabuleux. Il invente sa ligne, ses volumes et ses couleurs comme il invente un jeu de marelle ou un avion, ou comme il joue au Peau-Rouge.



« Il est nécessaire de le proclamer : le dessin d'enfant est une chose de l'art authentique, valable. La preuve de cette authenticité c'est que nous, les aînés, nous arrivons à nous contrôler d'après un dessin d'enfant !

« Un jour je tombe sur les dessins d'un de mes neveux, un tout jeune gamin... Mince ! Il y avait cent fois plus de liberté que chez moi ! Et je n'ai pas honte d'avouer que ces dessins-là m'ont aidé par la suite... A partir d'eux je me suis frayé une voie plus audacieuse. Alors, vivent les dessins d'enfants et tant pis pour ceux qui haussent les épaules. Ce qui leur manque à ceux-là, c'est la fraîcheur de leurs jeunes années, c'est le souvenir du temps où ils étaient écoliers ! »

*Enfin, M. l'Inspecteur d'Académie prend à nouveau la parole, pour clôturer cette belle séance d'inauguration :*

### *Monsieur l'Inspecteur d'Académie*

Mesdames, Messieurs,

Vous allez vous préoccuper, au cours des prochaines réunions de votre Congrès, des moyens, des voies et des techniques de l'éducation d'aujourd'hui et j'aimerais, en guise d'ouverture, vous faire part de quelques réflexions à ce sujet.

On comprend, aujourd'hui, que beaucoup de maîtres soient généralement préoccupés par deux problèmes : celui de la discipline et celui des méthodes et des techniques d'enseignement.

Cela semble bien être un souci essentiel. Pourtant, je voudrais souligner que l'éducateur vraiment conscient de son rôle, s'aperçoit très rapidement que, non seulement ce qu'on veut apprendre aux enfants, mais la manière de le leur apprendre, la manière de l'obtenir, dépendent primordialement, essentiellement de l'idée que l'on se fait de l'enfant et de l'homme qu'il doit devenir, de sa vie personnelle et de sa vie dans la société. Et d'ailleurs, quand on examine les diverses conceptions que les hommes en ont eu, les moyens auxquels ils ont eu recours, on se rend compte que tout s'est toujours ordonné autour des fins qu'on se proposait. Ces fins ont varié au cours de l'histoire ; mais à la longue, on a considéré que l'éducateur, quelles que soient ses convictions, ses croyances, n'avait pas le droit de chercher à orienter l'enfant vers une destinée dont le choix relève exclusivement de sa conscience personnelle.

Puis l'on a considéré que l'individu devait chercher à tirer de la société le maximum d'avantages et d'agrément et les connaissances que l'on a voulu donner dans ce sens ont été généralement bonnes.

Nous pensons aujourd'hui, Mesdames, Messieurs, que la fin réelle, la fin dernière doit être de former l'homme. Mais il s'agit, dans cette perspective, de définir l'idéal de l'homme et cet idéal n'a pas toujours été semblable même pour des hommes vivant en même temps. Former l'homme n'a pas eu la même signification pour Rabelais, Montaigne, Goethe...

Après avoir cherché la formation d'un homme lettré, on en est arrivé à la recherche de l'homme d'action, idéal sans doute recommandable, mais qui conduisait quelquefois au culte de l'énergie, à certaines inspirations intellectuelles et morales.

Aujourd'hui, les tendances de l'éducation s'orientent vers la formation de l'homme scientifique. Et l'idéal de l'homme n'est plus alors dans la sensibilité de la pensée et de l'expression, il est maintenant dans l'information la plus large, donc la plus exacte, dans le maniement rigoureux de la méthode scientifique.

Eh bien ! Je pense que nous ne devons ni mépriser, ni négliger aucun des aspects de la formation de l'homme, ni des moyens d'y parvenir, afin qu'il puisse se développer, vivre et jouer son rôle dans la société. Nous devons l'ouvrir à la vie, le cultiver, affiner sa sensibilité, former son caractère. Mais, je pense que l'essentiel reste, envers et contre tout, d'assurer son jugement, afin d'en faire un être libre, un homme qui ait le sens de la volonté et de la justice selon l'idéal de Bacon, capable de l'exiger des autres et de lui-même. Il semble bien que ce soit la position la plus élevée, l'humanisme vers lequel nous devons orienter les enfants qui nous sont confiés.

Il se pose à ce sujet, la question de savoir si la formation de la personnalité n'est pas incompatible avec la formation d'un membre de la société. Pour ma part, je crois vraiment que c'est dans la mesure où la société est elle-même en marche vers une forme rationnelle, qu'elle peut permettre la création de valeurs supérieures, morales, intellectuelles ; car, s'il est vrai que l'individu ne peut parvenir à l'homme, s'il est vrai qu'il n'est plus accepté que par la vaste société, il est vrai aussi que l'évolution humaine ne permet l'élaboration de telles valeurs qu'à condition, si l'on peut dire, de se désocialiser.

Et tel semble être le sens de ce phénomène de civilisation générale. Tout semble se tenir et tout semble s'ordonner. Et alors, le choix des moyens devient plus aisé. S'il nous suffisait de former de bons techniciens, s'il nous suffisait de former des hommes capables de parler de tout, s'il nous suffisait de former des êtres soumis et disciplinés, les méthodes ne présenteraient sans doute pas beaucoup d'inconvénients.

Mais, comme nous voulons former des hommes, des personnes morales et capables de servir la société, nous sommes amenés à éduquer par la méthode active, par la méthode qui ne laisse pas place à l'autorité et au dogmatisme, par des méthodes qui forment des esprits libres, de caractère indépendant, des esprits méthodiques, justes, réfléchis, soucieux de vérité.

Je crois que la conception que nous avons aujourd'hui des fins et des moyens de l'éducation est sans doute celle qui correspond le mieux aux tendances de l'esprit du monde moderne, parce que, par-dessus les frontières, par-dessus les races, par-delà les doctrines et les convictions particulières, elles ne cessent de faire apparaître l'éminente dignité qui nous inspire le vaste et profond respect de l'homme et aussi l'idée du rôle de plus en plus grandiose qu'il est appelé à jouer dans l'avenir du monde de demain.